

- « La force de tenir : frères d'armes, sociabilités combattantes et groupes primaires » in B. Cabanes (dir.) *Une histoire de la Guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018, p. 380-396.

LA FORCE DE TENIR : FRERES D'ARMES, SOCIABILITES COMBATTANTES ET GROUPES PRIMAIRES

(Emmanuel Saint-Fuscien, EHESS)

Dans l'Allemagne en révolution de l'hiver 1918, des élèves instituteurs, démobilisés après plusieurs mois de combats au sein de la même escouade, sont de retour dans leur école normale. Le directeur les accueille avec un discours patriotique, enflé et convenu, qui provoque immédiatement la révolte du petit groupe. D'une seule voix, ils l'insultent. L'un d'eux, leur ancien chef de section Ludwig Brayer s'avance et impose le silence: « Monsieur le directeur, dit-il de sa voix claire, vous avez vu la guerre à votre façon : étendards au vent, enthousiasme, fanfares; mais vous ne l'avez vu que de la gare dont nous sommes partis. Oh ! Nous ne vous le reprochons pas, nous pensions tous exactement comme vous. Mais depuis, nous avons appris à connaître le revers de la médaille, un revers en face duquel le pathos de 1914 a bien vite été réduit à rien. Nous avons cependant continué à résister, soutenu par un sentiment plus profond, un sentiment qui n'est révélé qu'au front: la conscience d'une responsabilité dont vous ignorez tout et qui est impropre aux discours. »

Comme dans cette scène célèbre du roman de l'écrivain et ancien combattant Erich Maria Remarque, *Der Weg Zurück* (*Après*, 1931), la question de la ténacité combattante, autrement dit la manière dont les hommes tiennent, individuellement et collectivement, face à l'épreuve du feu, est inséparable du contexte social et

culturel dans lequel se nouent et se développent les relations au sein de l'armée. Le moment inaugural, celui de l'entrée en guerre ou de la mobilisation, est déterminant. Mais bientôt, face à la violence du feu inédite qui se déploie sur le champ de bataille à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, les motivations de tuer ou de mourir se dissipent, s'effritent, disparaissent parfois. Il faut alors se tourner vers la psychologie sociale, l'anthropologie et la sociologie pour évaluer le poids des sociabilités combattantes et comprendre le fonctionnement des groupes, au sein desquels l'homme peut trouver la force de tenir : un premier cercle d'abord, organisé comme une petite famille autour d'une autorité de contact, cellule tactique de base en quelque sorte, agrégée à d'autres pour constituer des unités plus larges qui, elles-mêmes, se fondent au sein d'une armée, l'institution d'ordonnement de la guerre et des combats. Une histoire de la ténacité combattante ne peut faire aussi l'économie d'une étude des relations d'autorité, celle de l'encadrement des chefs d'une part, celle des postures d'acceptation ou de refus des soldats de l'autre.

LES RAISONS DE S'ENGAGER : LE PIEGE DE LA DECISION

Dans le deuxième volume de leur monumentale enquête sur le soldat américain au cours de la Seconde Guerre mondiale (*The American soldier*, 1949), le sociologue Samuel Stouffer et son équipe ont classé les motivations des soldats du rang et des officiers subalternes. Formé aux méthodes quantitatives d'étude du comportement humain dans le cadre de l'Université de Chicago, Stouffer s'appuie sur des milliers d'entretiens réalisés, pendant le conflit, au sein des 4^e, 9^e et 29^e divisions d'infanterie américaines. Statistiquement, la raison de combattre la plus souvent mentionnée par les soldats est celle de « finir le travail » (*get the job done*): atteindre l'objectif fixé au moment de l'engagement. Viennent ensuite, par ordre décroissant de priorité, l'autorité et les injonctions au combat (*leadership and*

discipline), la solidarité avec le groupe, le sens du devoir, la préservation de soi, et en toute fin, les motivations « idéalistes », politiques ou religieuses.

Selon Stouffer, les GI's de ce qu'on appellera plus tard la « *greatest generation* » se sont battus par sens du devoir et solidarité envers leur unité, davantage que par idéalisme ou haine de l'ennemi. Ce que dit aussi cette étude célèbre, c'est l'importance des entrées en guerre où la ténacité du soldat s'ancrerait d'abord. « Finir le travail », c'est en effet aller au bout des raisons de l'engagement initial. Les motivations répondent en outre à des sentiments d'appartenance – nation, religion, « race » – largement ancrés dans les sociétés par une instruction primaire désormais généralisée et des supports culturels de masse : manuels scolaires, presse, radio, cinéma.

L'adhésion des groupes sociaux lors des déclarations de guerre, la ferveur populaire qui parfois se déchaîne contre l'ennemi n'excluent pas d'ailleurs un consentement critique ou distancé, dont témoignent par exemple les émotions multiples de l'été 1914, si bien évoquées par Marc Bloch au sujet de la France: « La tristesse qui était au fond de tous les cœurs ne s'étalait point ; seulement beaucoup de femmes avaient les yeux gonflés et rouges [...] Dans la rue, dans les magasins, dans les tramways, les gens causaient entre eux, familièrement; et l'unanime bienveillance se traduisait par des mots ou des gestes, souvent puérils et gauches, et néanmoins touchants. Les hommes, pour la plupart, n'étaient pas gais; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux. » . L'inquiétude et la peur s'énoncent chez ceux qui partent combattre en Europe en 1936 (brigadistes volontaires de la guerre d'Espagne) comme en Asie en 1941 (engagement des États-Unis après le bombardement de Pearl Harbor). Enfin, les sentiments critiques émis par les combattants dans les conflits du second XX^e siècle ne sont pas rares, même lorsqu'ils bénéficient d'une solide assise populaire. Au cours du long conflit israélo-palestinien par exemple, une des plus remarquables initiatives de paix israélienne est venue en 1978 d'une pétition de 348 soldats et officiers réservistes appartenant, tous, à des unités combattantes de Tsahal. À plus long terme, c'est le degré

d'engagement et de soutien du front intérieur, ce pays dont le combattant est issu, qui s'avère décisif pour la force de tenir.

Une absence de soutien entraînera le plus souvent un effritement des motivations combattantes. La guerre d'Algérie (1954-1962) et l'engagement américain dans la guerre du Vietnam (1964-1972) en offrent de bons exemples, où les doutes exprimés par les opinions publiques, tant sur les raisons de la guerre que sur ses modalités, eurent des effets désastreux sur le moral des troupes. À l'inverse, les mobilisations initiales des peuples européens au cours de la Première Guerre mondiale représentent, aujourd'hui encore, l'idéal type d'un engagement massif des institutions et des acteurs sociaux. Partis politiques, syndicats professionnels, paroisses, écoles, organes de presse, artistes, familles, tous contribuent à bâtir un *home front*, cet arrière mobilisé au sein duquel les combattants trouvent des motivations d'abord, des ressources ensuite – du moins jusqu'à l'érosion des "unions sacrées", qui s'amorce en 1916 et s'accélère l'année suivante.

En 1914-1918, les États belligérants ont bien compris l'influence du *home front* sur le moral des troupes et fait en sorte de renforcer les liens entre arrière et front, par le biais des services postaux d'abord, cartes, lettres et colis, échangés par milliards, assurant une circulation des affects familiaux pour de jeunes soldats éloignés durablement de chez eux. De même, les permissions, qui n'existaient pas jusque là dans les armées européennes, furent mises en place au cours de la Grande Guerre, d'abord en Allemagne, puis en France le 30 juin 1915 à l'initiative du général Joffre. De courts moments, en réalité, où les combattants, à l'exception des soldats coloniaux et de ceux originaires des régions occupées, pouvaient retrouver leur famille. On a calculé que, dans le cas de l'armée française, sur 1500 jours de conflit, le cumul des permissions ne représentait au maximum que 60 jours (Emmanuelle Cronier). De toute façon, l'adhésion de masse et le maintien des liens entre l'arrière et le front n'expliquent pas à eux seuls la ténacité des hommes dans des combats d'une intensité et d'une violence extrêmes. Celle-ci ne semble pouvoir

se maintenir dans la durée que si le soldat trouve des ressources autour de lui, là-même où il combat -- sur le champ de bataille.

AU CŒUR DE LA TENACITE : LES SOCIABILITES COMBATTANTES

« Lorsque, à la suite de revers militaires ou d'expériences de combat horribles et épuisantes, l'objectif initial s'obscurcit à nos yeux, souvent il ne reste plus pour soutenir le combattant que sa détermination à ne pas abandonner ses camarades. » C'est en ces termes que le philosophe Jesse Glenn Gray, ancien combattant américain de la Seconde Guerre mondiale, résume l'essentiel de la ténacité des hommes sous le feu de l'ennemi. Le soldat trouve bientôt ses ressources, son endurance et la force de tenir au sein du petit groupe de camarades (les *pals* de l'armée britannique, les *buddies* de l'armée américaine). Ce premier cercle autour de l'individu correspond le plus souvent aux plus petites unités tactiques des armées, l'équivalent de l'escouade ou de la demi-section (entre 10 et 25 hommes). Les hommes y apparaissent soudés les uns aux autres (« cousus ensemble », avait dit le Maréchal d'Empire Etienne Macdonald) par des liens de solidarité, des souffrances communes, l'impératif de l'entraide matérielle, le partage des besoins élémentaires (détente, sommeil, nourriture), et la prise en charge du corps et du deuil.

L'enquête pionnière de Edward Shils et Morris Janowitz, menée auprès des prisonniers de la Wehrmacht après leur reddition en 1945, mit en avant la primauté des « groupes primaires » dans la ténacité combattante allemande, ce qui fut nuancé ensuite par les historiens du nazisme, et par extension, au sein de toutes les armées – un point discuté également par d'autres sociologues de l'armée. Quoi qu'il en soit, la Seconde Guerre mondiale fut souvent interprétée comme une guerre totale menée par de petits groupes de combattants, et le “groupe primaire” promu en exemple pendant le conflit lui-même, comme dans le cas célèbre du groupe de marines hissant le drapeau américain au sommet du Mt Suribachi, durant les combats

acharnés sur l'île d'Iwo Jima, le 23 février 1943. La photo prise par le reporter de guerre Joe Rosenthal, de l'agence Associated Press, fut sélectionnée pour lancer le 7^{ème} emprunt de guerre, et le Président Roosevelt donna l'ordre que les trois survivants du groupe initial de six hommes soient rapatriés aux Etats-Unis pour participer à la campagne de propagande. La photographie de Rosenthal, couronnée par le prix Pulitzer, fut ensuite reproduite sur un timbre postal et des millions de cartes postales, rejouée dans une scène célèbre du film mythique *Sands of Iwo Jima* (1949) d'Allan Dwan, avec John Wayne, et immortalisée pour le monument du Corps des Marines à Arlington, inauguré en 1954. Tel fut le succès d'une image, qui combinait, avec sa construction pyramidale, le culte de la bannière étoilée et le symbole de résilience du "groupe primaire" de combattants.

Pour autant, ces petits groupes composés d'individus reliés par des affects puissants et un devoir d'entraide fortement intériorisé, ne sont pas propres aux guerres du XX^e siècle. Ils existaient dans les guerres des siècles passés, mais ils prirent une importance considérable avec la guerre moderne. S'inspirant de son expérience combattante lors de la guerre de Crimée (1853-1856), le colonel Ardant du Picq fut peut-être le premier à annoncer l'indispensable autonomisation du soldat dans des groupes fortement déhiérarchisés et isolés sur le champ de bataille. Le siège de Sébastopol de 1854-1855, auquel Ardant du Picq avait participé, représente peut-être l'un des tournants majeurs vers la guerre moderne. Les bombardements massifs de plusieurs centaines de canons sur les positions ennemies firent naître le sentiment d'un affrontement d'une brutalité inédite chez les militaires des deux camps. Tolstoï en témoigne dans ses *Récits de Sébastopol* : « Entrez (...) Vous y verrez des scènes épouvantables, empoignantes ; vous y verrez la guerre sans l'alignement brillant et correct des troupes, sans musique, sans roulements de tambours, sans étendards flottant au vent, sans généraux caracolant ; vous la verrez telle qu'elle est, dans le sang, dans les souffrances et la mort ! » C'est d'ailleurs cette expérience qui permit à Ardant du Picq de suggérer à son état-major, dans un

texte rédigé avant 1870, de prendre très au sérieux la peur irréductible, non seulement des soldats mais aussi des chefs sur les champs de bataille modernes.

Les guerres du second XIX^e siècle lui donnèrent raison. La puissance croissante de tirs de plus en plus vulnérants (fusil à répétition et de longue portée, mitrailleuse, progrès de l'artillerie) et la nécessaire dispersion des grandes unités sur le front, entraînent la disparition des batailles de ligne dès la fin du XIX^e siècle, ce que notent tous les observateurs occidentaux de la guerre des Boers (1899-1902), de la guerre de Mandchourie (1904-1905), ou des guerres des Balkans (1912-1913). Mais la dislocation des rangs, entrevue dès la guerre de Crimée ou la guerre de Sécession, allait atteindre son paroxysme sous les déluges de feu de la Première Guerre mondiale. Un exemple parmi tant d'autres : lors de l'offensive localisée de la Malmaison sur le front de l'Ouest en octobre 1917, l'armée française bombarde sans interruption pendant cinq jours et cinq nuits les lignes allemandes sur un front de douze kilomètres avec 1800 canons. Les hommes des lignes adverses sont encore une fois condamnés à s'enterrer, se disperser, se dissimuler alors par petits groupes dans des résidus de tranchées ou des trous d'obus.

C'est également au cours de la Première Guerre mondiale que l'évolution tactique et technique des armées confère au groupe primaire une fonction combattante de premier ordre. Une évolution commune entraîne en effet la constitution de groupes de combat restreints (corps d'assaut, corps francs, demi-sections) organisés en armes complémentaires, généralement autour du fusil mitrailleur, ce qu'a magnifiquement dépeint Ernst Jünger à propos de l'armée allemande. Le soldat du rang achevait de disparaître pour laisser place au guerrier spécialisé – grenadier, fusilier, mitrailleur, voltigeur, bientôt téléphoniste – dont les compétences sous le feu de l'ennemi étaient complémentaires de celles de ses camarades. La survie des hommes dépendait désormais davantage encore des autres membres de ces nouvelles cellules tactiques. Dans les autres armes de l'armée de terre (artillerie et chars), le groupe primaire correspond généralement à l'équipe de servants ou aux équipages, soudés par leur compétence technique autour ou à

l'intérieur de la même machine. L'artilleur Paul Lantier en donne une belle description en 1915 : « Le fantassin, le cavalier, le sapeur sont des unités. Pour nous, l'unité, c'est la pièce. Les sept hommes qui la servent sont les organes étroitement unis, étroitement dépendants, d'un être qui prend vie: le canon en action. Cet enchaînement des sept hommes entre eux, et de chacun d'eux à la pièce, rend toute défaillance plus patente, plus grosse de conséquences, la honte qui en résulte plus lourde. Et puis, dans cette étroite solidarité, les effluves qui créent les contagions psychologiques se développent aisément: un ou deux canonniers solides au poste, et décidés, suffisent souvent à déterminer le courage de tout un peloton. » (*Ma pièce. Souvenirs d'un canonnier (1914)*)

Toutefois l'importance de la sociabilité du premier cercle dans la ténacité combattante ne se construit pas seulement par et sous le feu. Le temps de la guerre est un temps long qui impose, d'abord et surtout, d'interminables périodes d'attente. Le soldat attend les nouvelles, les ordres, la relève, le départ, le changement de secteur, le courrier, le repas, la permission. Souvent loin de chez lui, il attend dans des conditions de confort très sommaires, voire désastreuses, dans la boue des tranchées, le froid extrême du front de l'Est européen, les climats équatoriaux ou tropicaux des îles du Pacifique, dont l'humidité et la chaleur rendent particulièrement pénibles le poids et le maniement des armes modernes. Il attend généralement dans un état d'épuisement et de lassitude accentué par une santé dégradée par des conditions de vie éprouvantes : marches exténuantes, manque de sommeil, maladies, saleté, cantonnements plus ou moins précaires des arrières-fronts. Dans ces conditions, l'attente la plus anxiogène – celle du combat, de la mort possible, des blessures anticipées – est de plus en plus difficile à supporter au fur et à mesure que dure la guerre.

Les liens affectifs noués au sein du groupe primaire s'avèrent alors décisifs. Une véritable famille de substitution se crée dans les armées en guerre. C'est d'ailleurs pour désigner la famille au sein de laquelle l'individu se socialise en premier que le sociologue Charles Horton Cooley avait employé l'expression

« groupe primaire » au début du XX^e siècle, le définissant comme « un groupe restreint d'individus en contact les uns avec les autres, caractérisé par des relations intimes d'association et de coopération ». Et c'est à lui que les sociologues du combat empruntèrent la notion. De fait, au sein de ces groupes de combattants, on joue ensemble (sport ou jeux), on mange ensemble, on transgresse ensemble les normes dans une économie de compensation à la violence des combats (alcool, drogue, sexualité), parfois on prie ensemble, et on partage les souffrances et les deuils par des attitudes et des gestes hautement ritualisés. Certains états-majors ne l'ignorent pas qui mobilisent, au sein d'une même unité, les membres d'une même communauté. Le modèle du genre fut les *pals battalions* de l'armée Kitchener, des volontaires britanniques recrutés dès l'été 1914, parfois au sein du même quartier, de la même usine ou du même club de sport.

Les états-majors s'efforcent, de leur côté, de créer une identité à l'échelle du régiment, unité de base de toutes les armées régulières, alors que, comme l'a montré le psychiatre américain Frederick R. Hanson dans son livre *Combat Psychiatry* (1949), l'identification avec les groupes militaires larges, comme l'armée ou le régiment, tend sur le champ de bataille à s'affaiblir au profit, justement, de groupes plus restreints. Pour autant, la fierté régimentaire n'est pas tout à fait absente des motivations de combattre. De nombreuses correspondances de soldats l'attestent, qui expriment leur satisfaction de voir leur régiment recevoir un signe distinctif pour conduite héroïque ou exemplaire. Car comme une personne, l'unité reçoit des distinctions : signes qui rendent visible à tous la valeur combattante. Citations, décorations, médailles, chevrons de présence ou de blessures font partie d'une économie morale de la reconnaissance, dont les effets sont palpables dans les témoignages combattants. La reconnaissance de l'armée ou de la nation que symbolisent ces distinctions, s'accompagne également d'un fort sentiment d'intégration horizontale au sein de la communauté combattante, contribuant à renforcer la cohésion du groupe. Fantassin de l'armée française de 1914-1918, Guy Hallé en témoigne à sa façon. Évoquant, au printemps 1916, une parade de

décoration de plusieurs soldats du rang, il écrit: «Les baïonnettes brillent immobiles, et les clairons sonnent. On a souvent ri des parades militaires, moi comme les autres, pour tout le factice de leur éclat et le convenu des attitudes ; je vous assure que pas un de nous n'avait envie de sourire à ce moment-là ». Au cœur de la guerre, ces cérémonies sont davantage qu'une incitation au combat, elles comblent le besoin de reconnaissance individuelle et collective, imposé par l'ampleur des sacrifices, reliant également les hommes et leurs chefs.

LA PLACE DE L'AUTORITE : DISCIPLINE ET INDISCIPLINE

Jusqu'au début du XX^e siècle, les sociétés militaires, tout comme les sociétés civiles dont elles émanent, étaient à peu près unanimes : seule la peur de la mort face aux juges de sa propre armée pouvait tenir les hommes sous le feu nourri de l'ennemi. Encore héritières de ces convictions, les armées européennes de la Grande Guerre exécutèrent certains de leurs propres soldats, particulièrement au début du conflit. Les chiffres font état de 740 fusillés dans l'armée française, 750 dans l'armée italienne, 343 dans l'armée britannique et 48 dans l'armée allemande. L'objectif était le même dans toutes les armées : préserver l'autorité des chefs de contact et maintenir les hommes au feu. Il faut noter néanmoins que la dernière année du conflit vit un recul de la fréquence de la peine de mort dans toutes les armées. Une évolution confirmée dans les guerres du long XX^e siècle, à l'exception notable de l'armée allemande et de l'armée soviétique de la Seconde Guerre mondiale. Dans l'armée d'Hitler comme dans celle de Staline, entre 13 et 15 000 hommes furent passés par les armes dans chaque armée, ce qui représente quinze à vingt fois plus de fusillés que dans les armées les plus rigoureuses de la Première Guerre mondiale.

Dans ces conditions extrêmes, la brutalité de la répression, la peur de la sanction suprême, celle de la mort, peuvent être l'un des facteurs qui expliquent le maintien des hommes sous le feu. Mais elles ne peuvent expliquer à elles seules la

poursuite des combats par des armées de plusieurs centaines de milliers de soldats. Pas davantage qu'au cours des guerres impériales ou coloniales du XIX^e siècle, la répression n'empêcha les refus, les révoltes ou les débâcles. Plus de 600 soldats ont déjà été fusillés dans l'armée française, qui pourtant se mutine au printemps 1917. La peine de mort et les exécutions sommaires pratiquées dans l'armée impériale de Russie n'empêchent pas les nombreux évitements de 1916 ou les désertions massives de 1917.

En fait, la brutalité du commandement de contact n'est généralement possible qu'en début de conflit. Au fur et à mesure que durent les combats, la « professionnalisation guerrière » des hommes du rang d'une part, l'usure et la fragilité des motivations inaugurales d'autre part interdisent toute répression excessive, sous crainte d'une rupture brutale des liens hiérarchiques, voire de représailles. On trouve les témoignages de ces menaces issues des hommes du rang envers leur chef de terrain dans toutes les armées exposées à des combats durables, y compris parmi les plus répressives. Plusieurs témoignages de soldats russes de 1941-1945 énoncent qu'assez vite, les officiers ne pouvaient plus menacer de leur arme un soldat sans crainte d'être abattus à leur tour. Infirmière pendant la Grande Guerre patriotique, Elena Georgevna Bonner assiste à une scène au cours de laquelle un soldat de quarante ans menace de tuer son capitaine, et ce dernier recule. La plupart des officiers de terrain témoignent par ailleurs assez vite des risques de l'excès de sévérité et de brutalité. Dans une guerre qui dure, il rend tout commandement impossible.

Dans le contexte de brutalité extrême des guerres du XX^e siècle, s'imposent des modalités de commandement sur le terrain qui diffèrent de plus en plus de celles de la caserne. L'exemplarité du courage est de règle dans les deux guerres mondiales notamment. Les pertes en officier atteignent alors des proportions inégalées. Dans l'armée française de la Grande Guerre, 1085 officiers meurent chaque mois en 1914, 485 en 1915, 395 en 1916, 248 en 1917 et 341 en 1918. Les pertes totales en pourcentage sont plus élevées chez les officiers et sous-officiers (22 %) que chez

les hommes du rang (18 %). Dans l'armée d'Hitler, 1500 officiers meurent chaque mois entre juin 1941 et mars 1942. Selon Omer Bartov, le manque de cadre de terrain sera une explication majeure du délitement de la Wehrmacht. Si ces pertes nuisent à la solidité des groupes combattants, elles confèrent en retour une solide légitimité au commandement de terrain, pouvant aller jusqu'au sacrifice : on meurt et on tue aussi pour son chef.

Quoi qu'il en soit, selon un lieu commun de la littérature de témoignage, le partage des risques, des souffrances et des deuils entre hommes du rang, sous-officiers et officiers combattants constitue l'une des sources principales de la ténacité. De façon plus générale, l'autorité conférée par les États aux cadres de terrain ne peut se maintenir qu'au prix du partage des épreuves. Aussi la ténacité sera-t-elle plus solide si, par ailleurs, l'officier de terrain, au contact de ses hommes, prouve son intérêt et sa bienveillance pour l'ensemble de ses soldats. Comme le prescrit la plupart des manuels d'instruction d'officiers de contact du XX^e siècle, non seulement ce dernier doit donner l'exemple du courage, mais il doit par son encadrement, son écoute et son soutien visible aux soldats du rang, maintenir la cohésion de son unité. Les conditions de confort matériel et psychique des hommes lui incombent : veiller au repos, aux loisirs, aux distractions, apporter un soin constant aux conditions matérielles de vie au cantonnement ou en bivouac, et particulièrement à l'approvisionnement de la nourriture et à l'amélioration de l'ordinaire.

Dans le roman de Roger Vercel, *Capitaine Conan* (1934), le héros éponyme est un « nettoyeur de tranchées » sur le front d'Orient, à la tête de quelques dizaines d'hommes. Combattants atypiques d'une guerre oubliée, le "groupe primaire" dynamite les lignes ennemies, tue au couteau des soldats bulgares et capture au passage quelques prisonniers. Outre leur style de combat particulier et l'utilisation d'armes archaïques, gourdins, matraques, couteaux de tranchée, les hommes de Conan se caractérisent par leur mépris de l'armée régulière. Ils sont également liés par un mode de vie, fait de rapines dans les villages voisins. La consommation du

raki local, les repas améliorés par le bétail volé aux paysans des environs, fondent une forme de sociabilité masculine, dont Conan, devenu alcoolique, portera la nostalgie après-guerre.

Souvent, les officiers de terrain représentent davantage encore pour les plus jeunes soldats, durablement éloignés de chez eux et soumis à des chocs extrêmes et répétés. Ils doivent les aider et les rassurer dans le cadre d'échanges affectifs qui empruntent autant aux registres paternels que maternels, en mobilisant par exemple gestes de soins et de consolation, comme l'a bien montré l'historien Michael Roper. La littérature de témoignage et, à sa suite, le cinéma et la télévision ont laissé des portraits saisissants de ces chefs de terrain : parmi tant d'autres, le sergent de fiction Elias Grodin du *Platoon* d'Oliver Stone (1986), ou au lieutenant Richard D. Winter du *Band of Brothers* de Stephen Ambrose (1992).

Ces figures d'autorité, très souvent charismatiques aux yeux des soldats qui s'y soumettent, sont cependant loin d'apparaître toutes puissantes. Les chefs sont parfois malmenés par les hommes et, le plus souvent, tenus de négocier avec eux les formes d'une obéissance en permanence reconfigurée par la durée de la guerre et sa violence. La discipline alors créée a pour seul objectif la capacité à endurer les combats. Elle s'accompagne aisément de transgressions tolérées par les officiers : consommation d'alcool ou de drogue, mépris envers les autorités civiles. Plus encore, certaines pratiques de pillage, de violence envers les populations civiles, de viols et parfois de massacre des populations peuvent se voir « tolérées » comme autant de compensations à la violence subie pendant les combats. Sur le front occidental en 1914-1918, les pillages systématiques des villages français par des soldats – français – suivent presque toujours les grandes offensives, et se généralisent lors des retraites. Alors mêmes que les archives attestent de nombreuses plaintes de préfets, aucun soldat ne fut jugé pour pillage par des conseils de guerre, pourtant prompts à sanctionner les hommes du rang. Les transgressions des normes du temps de paix, les pratiques d'extrême violence et de cruauté parfois tolérées par la hiérarchie peuvent aussi devenir source de cohésion combattante et servir

la « ténacité ». Le célèbre article de Daniel Lang *Casualties of war* publié dans le New Yorker du 18 octobre 1968 en donne un aperçu. Il montre comment un individu refusant et dénonçant le viol collectif d'une jeune vietnamienne s'est trouvé exclu, puis menacé par son groupe primaire et les hommes de l'unité, soudée autour du crime.

De même que la mobilisation des nations pour la guerre dépend de l'implication des institutions, des corps administratifs, des entreprises, des médias et de l'ensemble des acteurs sociaux, la capacité à obéir et à « tenir » sur le front dépend aussi du degré d'acceptation des soldats. De ce point de vue, en temps de guerre comme en temps de paix, toute autorité demeure tempérée par le degré d'adhésion des individus qui y sont soumis. Ainsi, s'il est banal de rappeler que la ténacité combattante ne peut jamais s'expliquer par une causalité unique, il semble possible de tracer une forme de triangle à l'intérieur duquel elle s'exerce et se développe. Un premier sommet serait la capacité des États à mobiliser et ordonnancer les guerres ; le second est la forme et la profondeur des motivations individuelles de l'engagement ; tandis qu'au troisième se situent les sociabilités combattantes, qui font converger les volontés et les capacités au combat. À l'intérieur de ce triangle, de façon propre à chaque conflit, semble bien se construire, se maintenir ou se dissoudre la ténacité combattante.

Essai bibliographique

Pour l'ensemble des problèmes politiques, sociaux, anthropologiques et culturels qu'elle soulève, une telle question ne peut être saisie en une bibliographie circonscrite. Les travaux des sociologues nord-américains à la sortie de la Seconde Guerre mondiale doivent cependant être mentionnés comme pionniers. Parmi eux les deux volumes de *The American Soldier* : Samuel A. Stouffer *et alii*, *Adjustment during Army Life*, vol. I, et Samuel A. Stouffer *et alii*, *Combat and its aftermath*,

vol. II, Princeton University Press, Sciences Edition, 1947, et l'étude d'Edward Shils et Morris Janowitz, « Cohesion and disintegration in the Wehrmacht in World War II », *The Public Opinion Quarterly*, vol.12, n° 2, été 1948. Les auteurs mettent en avant la notion de « groupe primaire » pour expliquer l'efficacité et la ténacité des hommes en guerre. Des études plus récentes ont tempéré les résultats de ces grandes enquêtes sans les contredire tout à fait, mais en montrant que d'autres facteurs comme la discipline ou l'idéologie ne doivent pas être minorés. Ainsi, le livre d'Omer Bartov, *L'armée d'Hitler la Wehrmacht, les nazis et la guerre*, publié en français en 1999 (Hachette littérature) et plus récemment celui d'Anthony King, *The Combat Soldier. Infantry Tactics and Cohesion in the Twentieth and Twenty-First Centuries*, Oxford University Press, 2013.

Du point de vue de l'homme en guerre, l'ouvrage de Paul Fussell reste une référence originale publiée en français aux éditions du Seuil en 1992 sous le titre *À la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*. Pour une anthropologie de la guerre et du combattant sur le long XX^e siècle, les travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau sont incontournables, notamment *Combattre : Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e)*, Seuil, 2008. Dans la littérature des penseurs et des instructeurs militaires, on se contentera de citer l'ouvrage capital de Charles Ardant du Picq, *Études sur le combat*, publié pour la première fois en 1880 à Paris aux éditions Chapelot. Du point de vue de la littérature militaire contemporaine, ce sont des milliers d'ouvrages et d'articles qu'il faudrait recenser. Pour notre contribution nous avons utilisé *Le précis de leadership militaire*, de Bernd Horn et Robert W. Walker, Ottawa, Dundurn Press Ltd, 2008 et *Force et calme des troupes : la forme psychologique des unités*, de l'État-major de l'armée de terre française, Ministère de la défense, 1989.

La Grande Guerre représente certainement un tournant décisif de la question de la ténacité combattante. Là encore des dizaines de travaux abordent par un biais ou un autre cette thématique. Pour les travaux récents, signalons Alexander Watson, « Moral », in Jay Winter (dir.) *La Première Guerre mondiale. États*, vol. 2, Fayard,

2014, p. 199-225, et Emmanuel Saint-Fuscien, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Editions de l'EHESS, 2011. Enfin, parmi les milliers de témoignages et de romans, je ne mentionne ici que ceux cités dans mon article : Jesse Glenn Gray *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, [1959], Tallandier, 2012 ; Guy Hallé, *Là-bas avec ceux qui souffrent*. [1917], Ysec éditions, 2002 ; Erich Maria Remarque, *Après*, Gallimard, 1931 ; Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'armée rouge. Témoignages inédits 1941-1945*, Seuil, 2011 et Léon Tolstoï, *les récits de Sébastopol*, Payot, 2005.